

Le Loup et le Chien

Rémi Brague

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Commentaire de la fable de La Fontaine

*prononcée lors de la séance d'ouverture des commémorations des 400 ans de Jean de La Fontaine
organisée par le service France Mémoire – Institut de France*

mardi 8 juin 2021

Pour célébrer, et non pas seulement commémorer La Fontaine, et lui demander de nous instruire sur la liberté, aucune fable ne semble mieux convenir que *Le Loup et le Chien*. Elle figure dans le tout premier recueil de fables que La Fontaine ait offert au public en 1668. Le fabuliste français s'est inspiré de son prédécesseur latin, Phèdre (III, 7) qui lui-même adaptait la fable 226 d'Ésope (éd. E. Chambry, p. 100). Phèdre nous assène dès le début la leçon : *quam dulcis sit libertas*. Il fait dire à son loup, en conclusion : *regnare nolo, liber ut non sum mihi*, ce que je traduirais librement par « je ne céderais pas ma liberté pour un empire ». La Fontaine, lui, nous fait confiance et nous juge assez malins pour comprendre l'enseignement. Le mot « liberté » ne figure pas noir sur blanc dans sa fable, mais c'est bien d'elle qu'il s'agit.

La leçon que nous tirons spontanément est qu'il ne faut sacrifier ladite liberté à aucun avantage matériel ou même affectif, les « maintes caresses » qui viennent s'ajouter au « force reliefs ». Bombant le torse, nous nous flattons tous d'être du côté du loup et de mépriser le chien. Nulle pâtée ne nous appâte. Pour nous, il n'y a guère que le loup qui ait du chien.

En revanche, nous regardons d'un peu haut ceux qui assurent silencieusement la continuation de la vie, ceux qui travaillent et produisent les biens que nous consommons, ceux qui ont des enfants et les élèvent, ceux qui apprennent à la jeunesse ce qu'il faut savoir pour accéder à une vie riche et libre, bref, les chiens de traîneau. Rien d'étonnant à ce que leurs cous portent souvent la marque de leurs efforts, plus visibles que les caresses dont ils ne sont guère gâtés.

Il est même des gens, honte sur eux, qui éprouvent, voire clament leur sympathie pour ceux qui s'appellent eux-mêmes « loups gris », et surtout pour les prétendus « loups solitaires ». Ces derniers assassinent ceux qui nous protègent, et qui sont attaqués par des gens qui ne sont pas seulement « portants bâtons ». Ces gardiens, ils les traitent de « chiens ».

Quand ces gardiens ont le malheur d'être blancs, voire d'être nés foncés, mais blanchis sous le harnais, une imbécile-point-« e » a eu l'élégance de former à partir de l'expression maladroite « français de souche », l'adjectif ambigu de « souchien »...

Les choses sont donc moins simples qu'elles ne l'étaient pour La Fontaine, et à plus forte raison pour ses sources antiques. A notre époque, ce n'est plus un noir et blanc qui règne. Nous sommes dans le clair-obscur — entre chien et loup.

Il faudrait donc une fable de plus pour peindre notre situation, qui s'est compliquée. Les dieux m'ayant refusé le don poétique qui me permettrait de la composer à mon tour, je le dirai en prose.

Tout le monde sait ce qu'est un chien-loup. Mais il existe aussi des loups-chiens. Car si le loup a pour nous du chien, en soi, le chien a du loup. Le chien a du loup en soi.

Il est en effet des loups qui, au contraire du héros de la fable, ont choisi d'être chiens. Ce qui constitue d'ailleurs non une exception, mais une règle largement suivie. C'est en effet le cas de tout toutou, jusqu'au dernier. Le plus doux toutou fut loup. La génétique nous apprend en effet que cet animal familier n'est au fond rien d'autre qu'un loup qui s'est laissé domestiquer par nos lointains ancêtres. Où et quand cela s'est-il produit ? L'information dont je me suis fraîchement barbouillé m'apprend qu'on en dispute encore. Le plus

probable, en attendant mieux, est que la transformation a eu lieu il y a quelques vingt ou trente mille ans, quelque part dans l'immense continent euro-asiatique.

Quoi qu'il en soit, la fable que je suis bien incapable d'écrire devrait donc s'intituler : le loup resté loup et le loup devenu chien.

Certains parmi nous exercent des professions qui les font traiter de « chiens de garde », selon l'amabilité de Paul Nizan, qui avait ainsi intitulé l'essai de 1932 dans lequel il s'en prenait à certains de mes collègues philosophes, et, entre autres, non des moindres : Bergson et Léon Brunschvicg. Depuis lors, le titre a été repris et actualisé pour attaquer, non plus les philosophes, mais les milieux des médias.

En fait, nombreux parmi ces professionnels, soit de la philosophie, soit des médias, sont ceux qui, nourris pour être chiens, ne se font pas faute de pratiquer, de justifier, ou même de prêcher toute sorte de transgressions. Confortablement logés dans telle ou telle niche institutionnelle, ils aboient contre les principes qui rendent leur existence possible et qui, entre autres, garantissent leur liberté d'aboyer.

Regardons la façon dont nous comprenons ce que c'est qu'être libre. Rien n'est plus instructif que le mot de « libertin », dont certains se flattent. Il vient tout droit du latin, où il désigne l'affranchi, donc celui qui a été esclave et auquel son maître a bien voulu octroyer ou vendre la liberté.

Comment devient-on esclave ? Selon une théorie héritée des Anciens, Héraclite par exemple, et que Hegel a su puissamment orchestrer depuis, ce serait à la suite d'une lutte originelle. Le vaincu aurait préféré à une mort glorieuse garder la vie en captivité. Cette vie qu'il avait « conservée », en latin *servare*, est ce qui lui donne son nom latin de *servus*, dont le français a fait « serf ».

On peut respecter les « libertins érudits » du XVII^e siècle, qui ont parfois payé très cher leur audace. Mais honte à ceux qui parmi nous, sans rien risquer de sérieux, ricanent d'un air entendu. Pour le dire avec le Rousseau du *Contrat social* : « de vils esclaves sourient d'un air moqueur à ce mot de liberté » (III, 12).

Ce sont des loups déguisés en chiens. Du moins se l'imaginent-ils. Car ce sont plutôt des chiens qui finissent pas se croire loups, mais qui ne sont pas assez bêtes pour vraiment céder à l'appel de la forêt, voire risquer le *Waldgang* cher à Ernst Jünger. A force de hurler avec les loups, ils se retrouvent, sans le savoir, chiens de garde des idéologies qui cherchent à les asservir, eux tout autant que leur prochain. Sous le loup qui le masque, le chien transparait, tout prêt à tendre le cou pour un nouveau collier.